



**AU RYTHME OÙ L'ON TUE LES JOURNALISTES EN IRAK
VOUS SEREZ BIENÔT OBLIGÉ D'ALLER CHERCHER
L'INFORMATION VOUS-MÊME**

DEPUIS LE DÉBUT DE LA GUERRE, IL Y A TROIS ANS, 86 JOURNALISTES ONT ÉTÉ TUÉS EN IRAK
N'ATTENDEZ PAS QU'ON VOUS PRIVE DE L'INFORMATION POUR LA DÉFENDRE

**REPORTERS
SANS FRONTIÈRES**
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE
www.rsf.org

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan, Frédéric Lambert

Et si nous vivions sous le règne de *La terreur spectacle* ? Un nouveau régime, à mille lieux de *La société du spectacle*¹ de Guy Debord. On en viendrait presque à regretter la rhétorique situationniste du spectacle comme marchandise :

« *Le spectacle c'est la représentation diplomatique de la société hiérarchique devant elle-même où tout autre parole est bannie.* »

« *Le spectacle est le discours ininterrompu que l'ordre présent tient sur lui-même, son monologue élogieux.* »

Les conditions de cette rhétorique, un discours politique où l'affrontement des classes sociales avait encore un sens, se sont diluées dans la logorrhée d'un libéralisme de bon ton. Les publics se seraient affranchis, les dogmes adoucis. Surgissait alors, pour *imaginer* le XXI^e siècle, un acte médiatique, un acte public, un acte terroriste. Le 11-Septembre comme un point d'orgue qui nous faisait passer de *La Société du spectacle* à *La Terreur spectacle*. L'événement comme une performance partagée. L'image factuelle rattrapée par ses antécédents fictionnels. Une herméneutique programmée et partagée entre les acteurs terroristes, le public et les médias. Un chaos, certes, mais vite surveillé par les récits qui en sont faits. Une guerre qui déplace les questions économiques et sociales vers les territoires des religions et des civilisations. Pour penser ces déplacements, nous avons invité Daniel Dayan et Jocelyne Arquembourg à confronter leurs hypothèses.

À la fin de cette Confrontation, nous livrons alors, chacun et différemment, ce qui nous terrorise aujourd'hui.

Jocelyne Arquembourg est maître de conférences à l'Institut français de presse, université de Paris 2. Elle a publié *Le temps des événements médiatiques*, Paris et Louvain-la-Neuve : Ina et De Boeck, 2002.

Daniel Dayan est directeur de recherches au CNRS, École des hautes études en sciences sociales, Paris. Il est l'auteur avec Elihu Katz de *La télévision cérémonielle*, Paris : PUF, 1996. Il dirige l'ouvrage collectif : *La terreur spectacle, Terrorisme et télévision*, Paris et Louvain-la-Neuve : Ina et De Boeck, 2006.

Frédéric Lambert est professeur des universités à l'Institut français de presse, il est membre du comité de rédaction de la revue *MédiaMorphoses*. Il a publié récemment « Images en actes, l'engagement du regard et les conditions de ses interdits », in *Les interdits de l'image*, (Actes du 2^e colloque international « Icône-Image », musée d'Auxerre, 7-9 juillet 2005), Sens : Obsidiane, 2006.

Frédéric Lambert

Note

1. Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris : Éditions Champ Libre, 1971. Les trois passages sont extraits des postulats 23 et 24 du chapitre intitulé « La séparation achevée ».

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan et Frédéric Lambert

Frédéric Lambert : *Nous nous retrouvons autour d'un livre : La terreur spectacle. Terrorisme et télévision. Daniel Dayan, vingt-deux auteurs vous accompagnent dans cette aventure à laquelle participe Jocelyne Arquembourg. J'aimerais commencer en vous demandant à l'un et à l'autre, face à la pluralité des voix qui forment le chœur de ce livre, quelles compétences avez-vous imaginées pour penser les médias en général, mais aussi la « terreur spectacle » en particulier ?*

1. Le terrorisme comme performance

Daniel Dayan : Je devrais préciser que la question que j'ai posée ne porte pas sur les causes du terrorisme, ni sur les moyens pratiques de le résoudre ou d'y répondre. Ma question porte sur le *comment* du terrorisme, sur la façon dont le terrorisme s'introduit dans la sphère publique, et finit par l'occuper. La sphère publique devient alors une scène vouée à trois sortes de performances : la performance des terroristes, la performance des médias, la performance du public. Il faut rendre compte de chacune de ces performances. Pour cela, il ne faut pas se contenter de procéder à l'analyse du discours des médias, mais faire appel à deux autres types d'analyse : l'anthropologie des rituels en ce qui concerne la performance des terroristes ; l'étude de la réception en ce qui concerne le public. Ces trois perspectives requièrent à leur tour une double contextualisation. C'est tout d'abord celle que permet le recours à la philosophie morale. La deuxième contextualisation fait appel à une sociologie de la sphère publique. Il est en effet nécessaire de comprendre que le terrorisme est un phénomène avant tout lié à l'existence d'une sphère publique. La sphère publique offre le point de rencontre des trois performances que j'ai évoquées. Elle permet de réunir toutes ces performances éparses.

Frédéric Lambert : *Qu'est-ce qui vous amène, dans votre parcours, à vous intéresser au terrorisme et à sa médiatisation ?*

Daniel Dayan : Une grande partie de mon travail précédent a été consacrée à des événements éminemment consensuels, des événements cérémoniels, prévus d'avance, construits pour générer un consensus (réel ou illusoire). On m'a alors reproché de ne m'intéresser qu'à des événements intégrateurs voués à la célébration de valeurs communes. Le reproche est en partie justifié. Mais il se trouve aussi que la période, au cours de laquelle j'ai étudié un certain nombre d'événements à portée globale, voyait un certain nombre de conflits s'achever : des événements consensuels acquéraient ainsi une visibilité maximale. Entre-temps, je me suis intéressé à des événements dissensuels, des événements conflictuels dont l'éventail, très large, s'étend de la manifestation au terrorisme. Il me semblait important d'étendre l'anthropologie de l'événement à des rituels non seulement conflictuels, mais parfois violemment agonistiques : humiliation, exclusion, excommunication, exécution. Mais c'est aussi qu'entre-temps nous sommes entrés dans une nouvelle ère. Pour reprendre une formule devenue célèbre, nous sommes passés de « la fin de l'histoire » à des guerres d'un type nouveau.

Frédéric Lambert : *Jocelyne Arquembourg, comment vous placez-vous face à cette question de la médiatisation du terrorisme ?*

Jocelyne Arquembourg : Je ferai une réponse très proche de celle de Daniel Dayan avec qui je suis entièrement d'accord sur le fait qu'un tel objet sollicite des compétences multiples. Cependant, je crois qu'il est important d'ajouter quelques précisions. Lorsqu'il parle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

de « discours », j'ai tendance à préférer parler de « récit » et à orienter les choses du côté de l'analyse des récits plutôt que de l'analyse des discours au sens large. Nous appréhendons les événements terroristes en tant que spectateurs, à partir des récits que les médias nous en font, et aussi à travers les histoires qui circulent de manière disséminée dans le corps social. Lorsqu'il parle de sociologie de la réception, j'aurais tendance à dire que, face à un événement comme le 11-Septembre, ce qui importe c'est davantage une réflexion sur les publics plutôt que sur la réception au sens large, sur des publics qui se manifestent par des messages d'empathie et l'affichage d'émotions diverses. Un public qui peut aussi apparaître dans les médias, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Daniel Dayan : S'agit-il d'analyse du discours ou d'analyse du récit ? Bien sûr il s'agit d'analyse du récit. Mais à partir du moment où l'on met en cause l'apparition des publics, il faut noter que ces publics se manifestent dans la sphère publique en se munissant d'arguments. Bien qu'ils renvoient à des récits (grands ou petits) de tels argumentaires ne se confondent pas nécessairement avec ces récits. Il s'agit pour moi de privilégier, aux côtés des récits, l'analyse des arguments et des contre-arguments. Luc Boltanski, dans *La souffrance à distance*¹, insiste beaucoup sur l'importance des argumentaires dont la prise en compte n'empêche pas du tout l'immense importance des récits.

Concernant la question de la réception, à laquelle il faudrait substituer une réflexion sur les publics, c'est précisément ce que je n'ai cessé de préconiser en dénonçant une tendance récurrente des chercheurs à réduire la question de la réception à une question de perception ou de lecture et à ne pas comprendre que la réception peut engager une forme d'action. Les audiences sont réactives. D'après moi les publics sont actifs. Leur activité prend la forme d'une performance, performance qu'il faut étudier car elle est consubstantielle à l'événement.

Jocelyne Arquembourg : Oui, mais cela ne dit rien de la nature exacte de la relation entre narration et argu-

mentation, du passage de la mise en intrigue à sa refiguration par des publics qui prennent position vis-à-vis de ce qui arrive. Je pense au contraire que les récits médiatiques posent les cadres des alternatives des débats publics. Il y a des cadrages qui s'opèrent au moment de la médiatisation, de la mise en récit des événements par les médias et ces cadrages fixent les alternatives des débats qui se développent par la suite, voire des argumentaires qui vont s'affronter. Je crois que pendant longtemps on n'a pas voulu voir cette articulation entre récit et débat, et il me semble qu'elle mérite une attention particulière.

2. Les publics compromis

Frédéric Lambert : *Le livre traite essentiellement du 11 septembre 2001, spectacle dans lequel nous sommes tous compromis. Êtes-vous d'accord pour penser le public de la terreur spectacle en ces termes : ni coupable, ni responsable, mais participant ?*

Daniel Dayan : Vous posez deux problèmes. Le problème de la culpabilité (de la « compromission ») et le problème de la participation. Commençons par le premier. Oui, je suis compromis par l'événement, j'ai partie liée avec l'événement, je fais exister le terrorisme par la curiosité et la fascination qu'il m'inspire. Cette fascination est liée au spectacle de la mort, de la mort auto-infligée, de la mort donnée et, idéalement, de la mort en direct. Le terrorisme réalise le fantasme des « *snuff movies*² » : faire assister en direct au moment de la mort. C'est cette présence de la mort en direct qui donne tout son sens aux images du 11-Septembre. C'est ce jeu avec la mort – la sienne ou celle d'autrui – qui fait du kamikaze l'une des grandes figures de l'imaginaire contemporain. Je me sens sali par les images de la mort de Nick Berg³, car, sachant qu'il va être égorgé dans quelques minutes, j'évite son regard, je ne veux pas contempler son visage. Dans quelques minutes ses bureaux et moi aurons ceci en commun que nous serons du côté des vivants. Ceci établit entre eux et moi une puissante complicité. Passons maintenant de la compromission à la participation. Quelques mois après le

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

11-Septembre, j'ai rencontré un sémioticien italien (Ugo Volli⁴). Il considérait l'événement terminé et entendait donc le soumettre à une analyse narrative. Il me semblait au contraire que l'événement premièrement se prêtait à plusieurs récits différents, et deuxièmement qu'aucun de ces récits n'était terminé. Cette absence de conclusion, cette ouverture du récit, font que chaque vague successive de commentateurs est amenée à faire partie de l'événement. Si l'on cesse de considérer le public comme étant simplement une instance de réception pour reconnaître la performance à laquelle il se livre, alors on s'aperçoit que les publics sont absorbés par l'événement qu'ils sont en train de commenter. Par exemple, lorsque Jean Baudrillard discute le 11-Septembre, il trace une sorte de ligne magique : d'un côté le 11-Septembre et de l'autre son commentateur. Mais il a suffi d'attendre quinze jours pour que Jean Baudrillard⁵ et son commentaire fassent partie du 11-Septembre, pour que Stockhausen⁶ soit une partie essentielle du 11-Septembre. Peut-être dans quinze ans mon livre et cette discussion elle-même feront aussi partie du 11-Septembre. Un événement de ce type ressemble à une tache d'huile. Il englobe au fur et à mesure ses commentateurs et ses spectateurs. Ils en deviennent les participants.

Frédéric Lambert : *Daniel Dayan, vous avez une formule que je trouve assez heureuse : vous dites que le public est « absorbé ». Il est captivé mais il est aussi pris dans l'acte terroriste lui-même, donc il est constitutif de l'acte terroriste ?*

Daniel Dayan : L'acte terroriste a la capacité performative de faire apparaître des publics. Mais sans le regard des publics, sans l'attention de ces publics, il n'y aurait pas de terrorisme. C'est pour cela que le terrorisme attend pour apparaître la fin du XIX^e siècle, et l'existence de publics capables de transformer, par leur attention, une violence relativement minime en un véritable événement. C'est pour cela que la globalisation donne des ailes aux terroristes en permettant non seulement leur circulation, mais la démultiplication des publics.

Jocelyne Arquembourg : Je partage cette approche des publics qui a le mérite de remettre totalement en question le schéma de réflexion classique dont on sait maintenant qu'il est caduc, « émetteur-message-récepteur », et qu'il cantonne les publics dans un rôle passif. Mais on ne peut expliquer les réactions des publics américains et européens d'une manière générale en s'en tenant à ce qui serait une confrontation duelle aux actes terroristes. C'est oublier bien vite la manière dont ils ont été interprétés, définis et nommés par le gouvernement américain et la CIA. En quelques heures, le sens de l'événement a été fixé, figé durablement, pour désigner des responsables, pour fixer des actions à entreprendre qui étaient d'ordre militaire, l'Afghanistan d'abord, l'Irak ensuite, et les publics se sont aussi trouvés pris en otages entre l'action terroriste, sa monstration par les médias et la définition du sens de cette action par des instances gouvernementales puissantes qui, elles-mêmes, en appelaient à l'opinion publique. Il y a là une marge très étroite pour les publics, et on a vu ensuite, à l'occasion d'autres attentats qui ont eu lieu ailleurs – je pense aux événements survenus à la gare d'Atocha à Madrid notamment –, de quelle façon des publics pouvaient émerger en s'insurgeant contre cette confiscation du sens des événements par leurs dirigeants.

Daniel Dayan : C'est un point très important sur lequel nous ne sommes pas d'accord. Pourtant je suis d'accord sur la description proposée par Jocelyne Arquembourg. Il y a en effet une instance gouvernementale, et elle va installer une lecture autoritaire de l'événement en cours. Mais – au-delà des manifestations d'émotion qui sont immédiates – cette lecture me semble loin d'être instantanée. Elle va s'installer progressivement. Je suis en désaccord avec la rythmique que propose Jocelyne Arquembourg, avec l'accélération qu'elle fait subir à la situation. Pour Jocelyne Arquembourg, cette rythmique est quasiment instantanée. L'événement terroriste s'adresse à l'opinion publique ; l'instance gouvernementale va s'adresser à la même opinion publique, en offrant une réponse aussi contraignante que la proposition terroriste. Il me semble par contre, qu'au moment où il se produit,

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

l'événement correspond à une zone de trouble des deux côtés. D'une part, Al Qaïda propose certes une dramaturgie, mais le sens de cette dramaturgie est loin d'être évident. D'autre part le gouvernement américain doit envisager un certain nombre d'options et ses choix sont encore en état de discussion. Condamner l'événement ne mange pas de pain. Ceci n'implique pas que l'on en désigne le coupable, ni que l'on envahisse l'Irak. Il existe un moment absent de la description de Jocelyne Arquembourg. C'est le moment que suggère le très beau titre de sa contribution au livre dont nous parlons : « L'ouverture de la boîte de Pandore ». C'est le moment de l'irruption de l'événement. Ce moment relève pour moi du chaos. Tout y est possible. Mais le grouillement des possibles est difficilement compatible avec la notion de confiscation. Confisquer certes, mais confisquer quoi ? Le sens de l'événement n'est pas encore constitué. Confisquer, certes, mais confisquer à qui ? Les publics, face à l'événement ne sont pas encore construits. Quant au confiscateur lui-même, il est encore perplexe, abasourdi. Il faut du temps, même aux idéologues les plus convaincus pour refermer la boîte de Pandore.

3. Le chaos et son organisation, de l'imprévisible à l'inévitable

Frédéric Lambert : *Évidemment il y a ce moment chaotique qui engage un récit très particulier, mais est-ce que les publics pris dans le chaotique ne sont pas aussi des publics déjà pensés par rapport aux réactions qu'ils auront ? Il y a un public face à l'événement chaotique, mais cet événement se programme aujourd'hui comme un « récit d'anticipation » : les réponses qui vont être apportées par les publics dans le cadre de cet événement terroriste sont comme programmées.*

Jocelyne Arquembourg : Je trouve que ce moment de chaos que pointe Daniel Dayan, qui est important et qui caractérise tout événement, est de plus en plus réduit. Dans le cas du 11-Septembre, ce qui m'a frappée, c'est que le gouvernement américain a obtenu un blanc-seing en quelques heures et proposé des réponses militaires dans le même laps de temps dès lors que

l'événement a été défini comme un acte de guerre. Vingt-quatre heures de la vie d'un événement c'est quand même très ténu. Ce qui peut, peut-être, nous donner à penser, c'est de voir que cette période de flottement qui est, elle aussi, une période féconde parce que c'est bien dans ces moments-là que peuvent s'engager des enquêtes et se constituer des attributions de sens collectives, ces moments sont de plus en plus réduits. À mon avis cela mérite analyse et fait problème.

Daniel Dayan : La banalisation des événements catastrophiques aboutit évidemment à un savoir-faire accru du côté de ceux qui les provoquent et du côté de ceux qui sont chargés d'y répondre. Mais un tel savoir-faire ne fait pas totalement disparaître le bouillonnement des possibles. Il me semble que nous avons à faire des deux côtés à des apprentis sorciers. De même, lorsque Frédéric Lambert décrit les réponses apportées par les publics comme « programmées », j'aimerais savoir si elles le sont vraiment, et par qui ou par quoi ? Par le Département d'État ? Par les terroristes ? Par les médias comme courroie de transmission de l'un ou des autres ? Par le jeu des vraisemblables narratifs ? Voici ce que ce que le sémioticien Iouri Lotman⁷ dit à propos de tout événement véritable : « *Avant de se produire, il est imprévisible. Une fois qu'il se produit, il semble inévitable.* » Cette transformation de statut me semble également vraie de la réponse réservée à l'événement par les autorités et les publics. Ce qui était improvisation brouillonne se transforme rétrospectivement en calcul machiavélique, en comportement programmé.

Frédéric Lambert : *Ce qui m'a toujours beaucoup troublé face au 11-Septembre, c'est justement ce hiatus entre l'extrême prévisibilité pour les terroristes eux-mêmes, puisque c'est un acte qui se prépare, c'est un acte qui est prévu, qui n'est pas du tout un événement pour eux mais une véritable arme de communication et en même temps la dimension totalement imprévisible pour ceux qui le subissent. En aval, on pourrait penser que, par rapport à l'événement, les médias ont des réflexes qui permettent de reconsidérer très vite le chaotique et l'imprévisible,*

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

pour le placer dans une perspective narrative qui est celle d'un récit plus construit.

Daniel Dayan : Vous avez raison. Il y a certes une prévisibilité pour les terroristes, mais elle n'est pas totale. Ils peuvent être eux-mêmes surpris par l'ampleur des résultats. Ils savent ce qui va se passer mais, comme dans tout rituel, ils ne savent pas comment cela va se passer. Quant aux réflexes narratifs des médias, ils existent évidemment. Mais, même en l'absence de ces réflexes, des schémas narratifs seraient malgré tout présents. Ils seraient fournis par le public. À propos de ces réflexes du public, il faut enfin noter que, comme le montre le socio-linguiste Greg Myers⁹, les spectateurs de tout grand événement semblent avoir intériorisé la grammaire du journalisme. Ils sont à même de proposer des descriptions précises, pondérées, modalisées. Ils disent : « Voici ce que j'ai vu, mais peut-être n'ai-je pas tout vu, peut-être ne suis-je pas objectif, etc. »

Jocelyne Arquembourg : Je pense aussi que, parce qu'un événement rompt l'ordre des choses, il projette un éclairage sur cet ordre des choses qu'il a rompu et le met en évidence. Quand un événement est impensable et qu'il est accompli, il permet, par un phénomène d'éclairage à rebours de mettre en lumière ce que nous pensions comme impensable et pourquoi c'était impensable à l'époque. Il éclaire ainsi de manière très crue les normes de l'ordre qu'il a rompu.

4. Herméneutique de l'insensé

Frédéric Lambert : *Vous parlez, Daniel Dayan, de terrorisme herméneutique. Vous dites que dans le cas du 11-Septembre, acte non revendiqué, non signé par les terroristes, c'est aux spectateurs d'imaginer le message des auteurs et peu à peu nous devenons des auteurs qui donnons à penser les raisons de cette action terroriste. J'aimerais que vous précisiez votre pensée sur ce concept de terrorisme herméneutique.*

Daniel Dayan : Pour moi il est important de concevoir le terrorisme comme une forme de message. L'évolu-

tion d'un certain nombre d'événements terroristes permet alors de noter une transformation dans le style des messages. Dans les années soixante ou soixante-dix le terrorisme est loquace. Il consiste à dire : « J'ai une déclaration à faire. Je vous propose un marché. Ou bien je fais sauter l'avion ou bien vous me fournissez un micro. » Succédant à ce terrorisme déclaratif, apparaît un second type de terrorisme caractérisé par la soudaineté. S'il y a un message, ce message n'est pas explicitement proposé au cours de l'événement lui-même. Il constituera une sorte de *post-scriptum*, une revendication *a posteriori*, une signature rétrospective. Souvent d'ailleurs on verra plusieurs groupes s'empres- ser de signer le même attentat. Vient enfin le 11-Septembre. Ce qui me frappe dans le 11-Septembre c'est le silence. Ce silence n'est jamais rompu. On a affaire à un événement qui ne tient pas de discours et qui, de plus, n'est pas signé. Certes ceux que l'on a rétrospectivement identifiés comme les instigateurs de l'événement applaudissent. Mais ils applaudissent de loin, comme s'ils étaient des spectateurs, ils applaudissent en tant que membres d'un public mondial, ce qui n'est pas la même chose que de revendiquer la responsabilité de l'attentat. Devant un silence qui s'éternise, nous sommes alors obligés d'interpréter l'événement si nous voulons le comprendre. C'est à nous de reconstituer les chaînes de causalité qui l'ont rendu possible. Pour cela, nous devons adopter – ne fût-ce qu'expérimentalement – la position des terroristes, réinventer le discours qu'ils n'énoncent pas, produire l'argumentation dont ils auraient pu faire état. Nous devenons ainsi les auteurs de leur argumentation supposée. Bien entendu, nous avons de plus fortes chances d'être séduits par notre propre version de leur argumentation que par leur véritable argumentaire qui comporterait sans doute des éléments choquants ou inacceptables. D'où le pouvoir persuasif de cette forme de terrorisme. Je désigne cette forme de terrorisme comme un « terrorisme herméneutique ». Je veux dire par là qu'il fait appel à la construction interprétative, par le récepteur, du sens – de l'intentionnalité – qui préside à l'événement.

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

Frédéric Lambert : *Je trouve l'idée de ce terrorisme herméneutique très juste parce que c'est plus qu'une appropriation, c'est la recherche d'une justification. Mais on peut en prendre et en laisser, on n'est pas obligé d'adhérer totalement...*

Daniel Dayan : On n'est pas obligé d'adhérer totalement aux justifications que l'on invente au terrorisme mais on est obligé de reconnaître qu'elles engagent une logique. Or le premier réflexe, face au terrorisme, consiste souvent à dire que les actes terroristes sont des actes fous, insensés. En fait ce ne sont pas des actes insensés mais des actes auxquels nous refusons de donner du sens, des actes dont la signification semble inacceptable. Le terrorisme herméneutique nous oblige concrètement à sortir de la topique du « terrorisme insensé ». Il s'agit non pas de reconnaître le sens de l'événement, mais de réinventer ce sens. On est alors co-constructeur du sens de l'événement. On entre alors avec ses instigateurs dans une sorte de connivence.

Jocelyne Arquembourg : Je vais reprendre ce que dit Daniel Dayan un peu différemment. L'idée de revenir un peu en arrière et de situer le terrorisme actuel et la manière dont il a été mis en récit au moment du 11-Septembre par rapport à d'autres actes plus anciens, est intéressante. C'est vrai qu'il y a eu dans le passé des formes de terrorisme qui reposaient par exemple sur le chantage. Je pense en particulier aux actions de l'IRA dans les années soixante-dix et quatre-vingts. La soudaineté et le retour en arrière sur les faits, oui c'est vrai, on l'a vu pour le cas d'un attentat qui a eu lieu en 1995 à Paris, dans le RER à la station Saint-Michel. Pour autant, ce qu'il faut bien voir c'est que les discours terroristes nous sont parvenus, chaque fois, enchâssés dans d'autres discours. On n'a jamais eu à faire face, en France, à des discours terroristes à l'état brut. Ils étaient toujours enchâssés dans d'autres discours, c'est-à-dire, des discours médiatiques, des discours d'acteurs et en particulier d'acteurs politiques. En France les actes terroristes ont toujours été perçus comme relevant d'actions judiciaires ou policières. C'est un cadrage spécifique, qui a

des origines constitutionnelles, pour cette raison, ces actions ne sont jamais considérées comme des actes de guerre en temps de paix comme cela a été le cas aux États-Unis. Dès qu'un attentat a lieu, on recherche des responsabilités, mais tout cela relève d'une enquête policière et judiciaire. À mon sens, le 11-Septembre nous est parvenu, lui aussi, enchâssé dans d'autres discours et sous une description qui en faisait un acte de guerre, ce qui est très différent car cette description appelait une réponse en termes militaires et non judiciaires. C'est pour cela que je reviens à ce que je disais tout à l'heure, je ne pense pas que l'événement soit survenu dans les médias libres de sens, comme quelque chose d'insensé en tant que tel. Je dis qu'il a été refermé par des acteurs puissants et qu'il nous a été proposé comme quelque chose non pas d'insensé, mais d'impensable. Cet impensable, imprévisible *a priori*, a été très rapidement actualisé pour devenir non seulement pensable mais prévisible, *a posteriori*, comme l'aboutissement d'une logique qu'il avait servi à révéler.

Daniel Dayan : Jocelyne Arquembourg propose ici deux thèses. Premièrement, parler d'un événement « insensé » est en soi une forme de mise en sens. J'en conviens volontiers. La folie est souvent le nom de ce que l'on ne veut pas entendre. Il s'agit en effet de refuser des significations possibles, de les rejeter. Deuxièmement la mise en sens de l'événement comme « insensé » serait le fruit d'un verrouillage par l'administration américaine. Là je serais infiniment plus circonspect. Il me semble difficile pour l'administration américaine de contrôler à travers le monde la signification d'un événement qui est en train de se produire sur son territoire et que le reste du monde reçoit en direct. Ce verrouillage mondial d'un événement en cours me semble impossible. Reste la question de l'enchâssement. Certes, à partir d'un certain moment, les images concernant le 11-Septembre nous arrivent enchâssées, portées par un discours. Mais l'originalité du 11-Septembre est que ce moment est précédé par un autre. Le 11-Septembre présente en effet deux particularités par rapport à d'autres événements de ce type. Premièrement les images qui

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

sont diffusées mondialement commencent par être des images, non pas « à l'état brut », mais précisément des images dont nul ne sait que faire ou que penser, des images dont les journalistes ne savent pas le statut, des images filmées par d'autres que des journalistes. Deuxièmement, l'événement tel qu'il est conçu par ses instigateurs relève du « terrorisme herméneutique » en ce sens qu'il refuse de parler. Peut-être ce silence relève-t-il de raisons stratégiques (nous obliger au travail d'interprétation que j'ai évoqué plus haut). Peut-être, et plus vraisemblablement, relève-t-il de raisons tactiques (éviter les relations, jeter, quant à l'origine véritable des événements, un doute qui sera relayé par un certain nombre d'officines, dont en France le « réseau Voltaire »). Quelle que soit la raison du silence observé, il est clair que ce silence aurait pu être rompu, que l'événement aurait pu être revendiqué, que des justifications auraient pu être données. Il n'aurait pas manqué de télévisions pour relayer de par le monde les revendications et les justifications. Qu'il soit stratégique ou tactique, le choix du silence ne peut pas être imputé à un « verrouillage » par l'administration américaine. Celle-ci ne contrôle pas directement les lèvres de Ben Laden.

Plus tard, par contre, et pour d'autres événements terroristes, le thème de l'enchâssement deviendra essentiel. Le discours du terrorisme sera toujours enchâssé dans celui du journalisme. Un tel enchâssement a deux caractéristiques. Tout d'abord, il est vital pour le terrorisme qui, sans sa reprise par le journalisme, n'aurait plus d'existence publique, donc plus d'existence du tout... Mais simultanément, il apparaît dommageable au terrorisme, puisque le discours qui le fait connaître est simultanément un discours qui le condamne. Le terrorisme se retrouve alors en pleine ambivalence. Il aspire à être enchâssé et redoute simultanément la façon dont il le sera.

Frédéric Lambert : *Avec le recul, peut-on noter une particularité des attentats du 11-Septembre : comment l'Histoire accueille-t-elle cet événement ?*

Jocelyne Arquembourg : Je suis assez gênée pour répondre parce qu'il me semble que tous les récits

d'événements sont particuliers. Celui-là a été caractérisé au départ par sa forme, sa mise en image, sa soudaineté. On sait que CNN a quasiment été convoquée à filmer le deuxième choc contre les tours de Manhattan. Cela a constitué cet impensable dont on a parlé. C'était une spécificité au départ d'avoir affaire à un événement qui avait pris les formes de la fiction. Ce qui m'intéresse c'est la façon dont ce récit d'événements s'articule avec d'autres récits, puisque pour moi le 11-Septembre est indissociable de la guerre en Afghanistan et de la guerre en Irak. Sans vouloir « jeter le bébé avec l'eau du bain » et tout amalgamer, il y a là des récits qui s'organisent et qui se font suite, parce qu'il y a un événement et des actions qui ont été engagées au nom de cet événement. C'est pour cela que j'insiste sur le rôle de l'administration Bush, parce qu'il n'empêche que c'est au nom de cet impensable qu'on a engagé les troupes en Irak et en Afghanistan, et je dirais en Irak contre tout bon sens. C'est là qu'il faut regarder la manière dont les cadres interprétatifs, cette mise en sens de l'insensé a, petit à petit, légitimé des actions qui ont permis de s'aventurer dans des entreprises tragiques.

Daniel Dayan : Y a-t-il une différence entre cet événement et d'autres événements en termes de notre rapport à l'Histoire ? En termes de capacité à susciter de grands récits ? Jocelyne Arquembourg répond que tous les événements sont particuliers. Elle a raison. Mais tous n'ont pas la même importance. Certains s'inscrivent dans des récits balisés. D'autres reconfigurent les cadres narratifs de l'expérience historique. Le 11-Septembre fait partie des seconds.

L'événement sème en effet le trouble. Ce trouble est particulièrement sensible dans la rhétorique de George W. Bush. De façon significative, le président Bush répond au 11-Septembre en faisant référence à un « axe du mal ». Lorsque Bush parle d'un « axe du mal », il me semble que le mot qui devrait accrocher ce n'est pas « mal » (après tout il a raison de condamner la mort de trois mille personnes), c'est le mot « axe ». En parlant d'un « axe », il est en effet en train de ressusciter le discours de la guerre froide. L'anachronisme de Bush est

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

caractéristique d'un trouble qui l'amène à penser une situation, en l'assimilant à une autre situation, c'est-à-dire à la penser mal.

Ce trouble, et l'impact du 11-Septembre, peuvent alors se schématiser en référence à deux essais politiques dont chacun a fait beaucoup de bruit. En gros, l'avant 11-Septembre est dominé par la référence au livre de Francis Fukuyama, sur *La fin de l'histoire*⁹, et l'apaisement des conflits dans un monde devenu unipolaire. Par contre, l'après 11-Septembre est dominé par la référence à un autre essai politique, celui de Samuel Huntington sur le *Choc des Civilisations*¹⁰. On passe ainsi d'une « fin de l'histoire » conçue en termes de guerre froide, à une résurrection de l'histoire conçue en termes de « choc des civilisations ». Notons que le livre de Huntington a été lu de façon très sélective. Huntington n'a jamais célébré le choc des civilisations et surtout, il n'a jamais dit que les civilisations supposées s'entrechoquer étaient au nombre de deux. Il a en a recensé bien plus. Mais il est intéressant que son livre ait été lu en termes de polarisation entre deux civilisations (Occident/Islam). Ceux qui procédaient à une telle polarisation (en condamnant le livre de Huntington pour ce que le livre ne disait pas) se livraient en fait au même anachronisme que Bush : ils réinventaient la guerre froide.

Le 11-Septembre a donc eu pour effet historique de forcer les uns et les autres à des bricolages narratifs. Ces bricolages consistaient à reprendre des récits (le récit de l'anticolonialisme, le récit de la guerre froide, le récit des croisades), et à tenter de les plaquer sur des réalités nouvelles en attente de nomination. Lorsqu'on dit que les grands récits ont disparu, ce n'est pas totalement vrai. Ils ont été remplacés par des *moyens récits*, des récits qui jouent un rôle à mi-chemin entre les grandes philosophies de l'histoire et les petits récits d'incidents qui peuplent les nouvelles. Le 11-Septembre a mis de tels récits à rude épreuve.

5. Des images performatives et leurs antécédents fictionnels

Frédéric Lambert : *Les images d'actes terroristes diffusées par les médias sont-elles des images performatives ? Celles*

du 11-Septembre viennent de l'industrie culturelle, du cinéma : est-ce que cet antécédent fictionnel des images du 11-Septembre les rendent encore plus performatives ?

Daniel Dayan : Il y a deux questions. Premièrement est-ce que ce sont des images performatives, et deuxièmement est-ce que les antécédents fictionnels qui sont dans la tête des spectateurs augmentent leur performativité ? Je réponds à la première. Oui, il me semble que les images du terrorisme sont éminemment performatives. Elles font notamment appel à deux grands types de performatifs. Ceux que John Langshaw Austin¹¹ appelle « *verdictifs* » (« je justifie », « je condamne », « j'absous »). Et ceux qui renvoient, non à des jugements, mais à des comportements (« je vous présente mes condoléances », « je m'associe à votre douleur », « je prends mes distances »). Ces dernières images renvoient à une gestuelle de la proximité ou de la distance.

Face à une situation terroriste, les *verdictifs* sont inévitables. Mais leur distribution ne l'est pas. Qui condamnera-t-on ? Les terroristes ? Leurs victimes ? Qui absoudra-t-on ? Qui justifiera-t-on ? De même, le calcul de la proximité et de la distance n'est-il pas automatique ? À qui l'image nous associera-t-elle et de qui nous tiendra-t-elle éloignés ? Qui aura un visage et qui n'en aura pas ? Qui englobera-t-on dans le *nous* et qui rejettera-t-on comme étant l'*autre* ? En un mot les terroristes et leurs victimes sont non seulement visibles mais montrés. Il existe alors une pragmatique de la monstration. Les mêmes images sont vouées à une circulation mondiale, mais en passant d'une chaîne à l'autre, chaque image est amputée du geste par lequel elle était montrée, et assortie d'une nouvelle performance. La déploration fera place à l'indifférence, la condamnation au haussement d'épaules. C'est un peu ce que Jocelyne Arquembourg a évoqué en parlant d'enchâssement. Cet enchâssement n'est pas un simple travail de bijoutier, il ne s'agit pas simplement de sertir une image à l'intérieur d'une séquence. L'enchâssement transforme l'image. Il en neutralise certains discours et en exalte d'autres. C'est pour éviter la performance négative, accusative, qui caractérise l'enchâssement par les

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

médias des images qui sont prises de leurs actions, que certains groupes terroristes tentent de produire leurs propres images, et de contrôler l'enchâssement qui en sera réalisé en les confiant à des médias qui sympathisent avec leurs positions.

Frédéric Lambert : *L'antécédent fictionnel aide-t-il l'image à atteindre une performance plus forte ?*

Daniel Dayan : Je répondrais à la fois oui et non. Oui pour une raison qui a été suggérée par Walter Benjamin, dans *Le narrateur [Der Erzähler]*¹². La distance qu'introduit la fiction, permet au récepteur de se laisser aller, de renoncer à ses défenses. Savoir qu'une situation est fictionnelle autorise à ressentir pleinement, à ne pas bloquer les sentiments qu'elle suscite. Devant des images que je reconnais comme des images de fiction, je peux me permettre de me laisser aller à l'empathie, alors que devant des images de la réalité, j'ai tendance à me cuirasser, à éviter le partage d'une souffrance qui serait trop grande. Mais, simultanément, il me semble que le statut fictionnel des images bloque leur performativité. La condamnation que l'on éprouve vis-à-vis de personnages de fiction n'est pas du même ordre que celle qu'on peut éprouver vis-à-vis de personnages réels. Dans un premier temps la relation à la fiction est un potentialiseur émotionnel. Dans un second temps, au contraire, elle inhibe la performativité des images.

Jocelyne Arquembourg : J'adhère totalement à l'analyse de Daniel Dayan avec quand même cette interrogation : il y a beaucoup d'autres images qui sont performatives. Je pense à Colin Powell agitant des flacons d'anthrax au Conseil de sécurité des Nations unies, les montrant en disant « *c'est de l'anthrax* », montrant des taches brunes sur des images satellites en disant « *ce sont des traces de remue-ménage pour cacher des armes bactériologiques* » et disant « *je crois qu'il faut attaquer l'Irak parce que l'Irak abrite des terroristes et cache des armes de destruction massive* ». Est-ce que cela n'est pas précisément un performatif ? Il me semble que ça l'est complètement. La question des performatifs

est au cœur même de ce qu'aujourd'hui on appelle la guerre des images.

Daniel Dayan : Je suis d'accord. Mais ma position c'est qu'il n'y a pas d'image qui ne soit pas performative. Passer de la représentation à la performance, reconnaître la performativité des images renverse la perspective que l'on peut avoir sur leur rôle. J'ai essayé d'appeler cette performance « monstration » (et j'ai découvert que beaucoup de gens avaient eu la même idée avant moi). Colin Powell se livre ici à une monstration « *exercitive* ». Sa position lui octroie le pouvoir de définir la réalité.

6. Compassion et indifférence

Frédéric Lambert : *Face aux travaux de Luc Boltanski dans La souffrance à distance, de Jacques Gonnet dans Les médias et l'indifférence*¹³, de Susan Sontag dans *Devant la douleur des autres*¹⁴ on peut se demander *quel impact peuvent avoir des récits d'actes terroristes sur le public. Sommes-nous encore capables de compatir ou sommes-nous devant des spectacles, formidables marchandises virtuelles qui dessinent nos modes d'échanges symboliques ?*

Daniel Dayan : Que la pitié soit liée au spectacle c'est ce que dénonce déjà Adam Smith. C'est ce que dénoncent aussi tous ceux qui parlent d'une véritable « pornographie de la douleur ». Mais la pitié liée au spectacle n'appelle pas seulement la dénonciation. La pitié et le spectacle ne sont pas contradictoires. Partons de Hannah Arendt¹⁵ qui propose une distinction entre pitié et compassion. La compassion permet de réagir immédiatement, d'alléger la douleur d'autrui. C'est la réaction du Bon Samaritain, c'est le rapport d'un corps à un autre corps. La pitié par contre, passe par le discours. C'est une forme de compassion qui a besoin d'être médiatisée. Aussitôt qu'il est impossible de réagir directement, la compassion bascule du côté de la pitié. Mais la pitié peut être efficace. Toutes sortes de spectacles ou de fictionnalisations mènent à un allègement des souffrances. Au XIX^e siècle *La case de l'Oncle Tom* va avoir un effet majeur sur le statut des Noirs américains. Le

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

passage du spectacle à la possibilité d'une action est analysé dans *La souffrance à distance*. Luc Boltanski y décrit le registre des réponses possibles à la souffrance d'un autre lointain. Que se passe-t-il lorsque ces réponses ne peuvent pas se traduire en interventions directes ? Constamment confronté (par la télévision) à de telles souffrances, mais impuissant à les alléger, le spectateur va transformer son impuissance compassionnelle en un discours de la pitié. Ce discours fait appel à une « topique du sentiment ». Mais il consiste aussi à tenter d'identifier un responsable de la souffrance, à transcrire la souffrance dans un cadre dont l'intelligibilité débouche sur une possibilité d'action. Ainsi le spectacle de la souffrance d'autrui peut-il mener à la constitution de publics dont le but est de mettre fin à cette souffrance. L'impact du spectacle de la souffrance est bien plus grand qu'un impact sur des publics. Il consiste souvent à constituer de tels publics. Mais il faut tenir compte de la démultiplication des spectacles douloureux et, en réponse à celle-ci, d'une saturation émotionnelle qui mène aux « médias de l'indifférence », ou à ce que les Anglais ont appelé « compassion fatigue ».

Frédéric Lambert : ... *Et on est surtout désarmé... on se sent coupable de ne pouvoir agir...*

Daniel Dayan : Cette culpabilité est parfois injustifiée. Adam Smith nous suggère de distinguer entre les souffrances auxquelles nous pouvons répondre et les souffrances auxquelles nous ne pouvons rien. Rien ne sert, dit Adam Smith, de nous transformer en consciences souffrantes, chargées des douleurs de l'univers, accablées de toutes les culpabilités. Ou encore, comme le dit John Peters, « *Vive le faire compassionnel ! À bas la pitié !* ». Mais il est vrai qu'Adam Smith fonctionnait dans un univers mental et géographique, celui du XVIII^e siècle, où la distance existait. Or nous sommes maintenant dans un univers où il n'y a plus de distance. Paradoxalement, les êtres que nous voyons souffrir sont à la fois très lointains et très proches. Il nous est impossible de les maintenir dans cette sorte d'ailleurs radical qui semblait si évident à Adam Smith. Nous ne pouvons plus congédier aussi

souverainement nos sentiments de culpabilité. Nous devons alors constamment gérer une sorte de budget compassionnel... Mais ce budget, avant d'être le nôtre, est celui des médias. Les médias, qui sont notre moyen d'imaginer le monde, peuvent-ils nous faire imaginer plusieurs souffrances en même temps ? L'attention portée aux uns ne se paie-t-elle pas d'une inattention portée aux autres ? N'y a-t-il pas des souffrances privilégiées et des souffrances passées sous silence ? Pendant combien de temps n'a-t-on pas parlé du Rwanda ? Pendant combien de temps ne parlera-t-on pas du Darfour ? Il existe toutes sortes de souffrances qui deviennent des super-souffrances, des « causes célèbres » de la souffrance, des souffrances-fétiches et toutes sortes de souffrances qui deviennent des sous-souffrances, des injonctions au « crève et tais-toi ! ». La pitié tend à ne savoir compter que jusqu'à un. Mais nous avons affaire, non pas à la souffrance de quelque grand *Autre*, mais à une multitude de souffrances, à la souffrance *des* autres. Comment, au-delà de la pitié, faire justice à tous ces autres ? Je pense que dans la mesure même où le spectacle de la souffrance est un puissant incitateur à l'action, les médias se retrouvent dans un nouveau rôle : celui d'orchestrateurs de nos émotions morales. S'il en est ainsi mon ami Roger Silverstone a eu raison d'écrire que « *le journalisme est une instance bien trop cruciale pour être laissée aux seuls journalistes* »¹⁶. N'y a-t-il pas une justice, même dans la pitié ?

Jocelyne Arquembourg : Je repense à Luc Boltanski et j'ai beaucoup d'admiration pour son travail, mais il y a quelque chose qu'il n'a pas développé à fond, c'est que les émotions sont des jugements de valeur. La question de la versatilité des émotions est secondaire. On se dit qu'il y a des situations qui nous sont proposées par les médias et face à ces situations, une manifestation d'émotion constitue un jugement de valeur. C'est en tant que telles que les émotions font peur aux politiques, puisqu'on sait que ces manifestations peuvent, à certains moments, devenir puissantes. Le cas de l'attentat de la gare d'Atocha me paraît exemplaire puisque les manifestations d'émotion ont réussi à faire basculer une élection. On peut dire que les

La terreur spectacle

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

émotions peuvent conduire à l'action politique et que le clivage qu'on a souvent entendu entre les deux n'a pas toujours du sens. La question c'est de savoir comment un public peut être touché par la souffrance des autres. C'est là qu'on voit apparaître plusieurs instances. Il y a des instances un peu rationnelles : on est touché au nom des Droits de l'Homme, on est touché au nom de valeurs universelles, proprement humaines. Mais on sent que ces valeurs universelles restent de l'ordre du rationnel, de la conscience universelle, elles font référence à une philosophie du XVIII^e siècle qui éveille, mais ne suffit peut-être pas à mobiliser. Les publics se mobilisent quand ils sont touchés par des atteintes, qui sont d'ailleurs à décrire au cas par cas, et sont peut-être un peu différentes. Ils nous ramènent à la définition que Daniel Dayan évoquait tout à l'heure, non pas de *l'autre*, mais *des autres*. Qui sont les autres, que sommes-nous par rapport à ces autres ? Ce sont ces frontières-là qui sont un peu mobiles.

7. Terreur

Frédéric Lambert : *Je voudrais terminer sur la terreur. Daniel Dayan, vous faites bien la différence entre terreur et terrorisme, vous dites que la terreur est bien ailleurs que dans les gestes de la communication terroriste. Pour moi, la terreur aujourd'hui, c'est le chaos irakien provoqué par l'armée américaine, c'est le mur de séparation entre l'État d'Israël et les Territoires occupés, ce ne sont pas les voitures qui brûlent dans les banlieues françaises mais la violence des ghettos dans lesquels l'État français a placé « ses » immigrés issus de la colonisation. Donc la terreur qui me saisit n'est pas le spectacle mais ses causes, qui s'inscrivent dans la longue durée, le temps de l'indifférence. La longue durée, l'inaction politique et le mépris des peuples. Ce qui me terrorise aujourd'hui, c'est cette durée et non pas ces petites étincelles événementielles qui sont certes très spectaculaires, très inattendues pour ceux qui les subissent, certes inacceptables, mais faites pour être des spectacles.*

Daniel Dayan : Votre formulation a le mérite de la clarté. Elle est forte, elle est nette, Mais nous sommes loin de partager les mêmes positions.

Frédéric Lambert : *Pour moi, elle est là la terreur.*

Daniel Dayan : Je comprends bien, mais repartons si vous le permettez, de la « terreur spectacle » : ce terrorisme événementiel et spectaculaire, que Hannah Arendt oppose à la progression sourde, au rouleau compresseur de l'organisation totalitaire. J'ai tenté de dire que selon moi, plutôt que le terrorisme événement (qui lui sert souvent de prélude) et suscite fréquemment des parades rationnelles chez le public, c'est l'organisation totalitaire qui est génératrice de terreur.

De votre côté, Frédéric Lambert, vous suggérez une autre antithèse. Celle-ci concerne d'un côté ce même terrorisme spectacle, mais elle ne l'oppose plus à l'organisation totalitaire. Elle l'oppose au « *temps long de l'indifférence... de l'inaction politique et du mépris des peuples* ». C'est ce temps de l'indifférence qui vous paraît terrifiant, plutôt que les étincelles événementielles du terrorisme. Votre diagnostic rejoint alors celui que l'anthropologue Robin Erica Wagner¹⁷ porte sur la société américaine, lorsqu'elle décrit la capacité de cette dernière à se mobiliser dans les moments de crise ouverte, et condamne son extraordinaire passivité devant les problèmes endémiques, les crises qui durent, les maladies chroniques de la société. Mais la « terreur » que vous éprouvez, puisque vous tenez à parler de « terreur » plutôt que de condamnation, ne concerne pas simplement la temporalité des maux. Il ne s'agit pas d'opposer des maux durables à des violences passagères. Vous êtes spécifique concernant les maux que vous choisissez : ces maux se ramènent tous à la question du mépris des peuples. C'est le mépris des peuples qu'il faut craindre, et non pas le terrorisme.

Peut-être faut-il alors rappeler que le terrorisme n'a jamais exclu le mépris à l'égard des peuples qu'il prend pour victimes, que le chaos irakien n'est pas la création exclusive de la présence américaine mais qu'il engage aussi une guerre civile entre deux groupes religieux qui se vouent un mépris radical et, enfin, que si terrifiant que le « mur » vous paraisse, il n'est pas de plus grand mépris à l'égard d'un peuple que de le déclarer inexistant ou de le vouer à l'inexistence. Mais, au-delà de ces exemples, si je

Jocelyne Arquembourg, Daniel Dayan
et Frédéric Lambert

La terreur spectacle

suis profondément en désaccord avec vous, c'est à propos de la hiérarchie que vous proposez entre des maux véritables (longs, profonds) et des maux-spectacles (passagers, superficiels), entre des maux qui sont des maladies et des maux qui sont des symptômes. Entre des maux que vous considérez, après tout, comme excusables et ceux que vous considérez comme inexpiables. Permettez-moi alors, pour vous répondre, de citer la philosophe Susan Neiman : « *Il importe, écrit celle-ci dans *Evil in modern Thought*¹⁸, de ne pas diviser les malheurs du monde en maux grands ou petits, de peser les uns et les autres, puis de jouer les uns contre les autres [...] Les formes du mal ne se prêtent pas aux préférences, mais aux distinctions* ». Certes, il existe plusieurs formes de mal, mais aucune d'entre elles ne mérite un traitement de faveur : « *Chacune d'entre elles est capable de nous détruire* ». Il existe des différences immenses entre « *les meurtres de masse commis par des terroristes* » et les « *famines qu'aggravent les intérêts des grandes entreprises. Ceci n'empêche pas de condamner les deux* ». En d'autres termes, l'existence d'une longue durée du mépris des peuples ne justifie en rien le terrorisme qui illustre lui aussi un tel mépris.

Frédéric Lambert : *J'ai parlé de terreur et non pas de terrorisme. À votre suite j'essayais de définir d'une part le terrorisme comme inscrit dans l'événementiel et d'autre part la terreur comme étant véritablement celle dont je suis saisi quand j'ai une pensée sur le monde qui m'entoure. Je ne suis pas du tout terrorisé par l'acte terroriste. Je suis terrorisé par ce qui s'installe comme allant de soi. Daniel Dayan, qu'est-ce qui peut vous terroriser aujourd'hui ? Est-ce le 11-Septembre ou des questions plus ancrées dans l'Histoire et non pas des événements ?*

Daniel Dayan : Vous établissez une distinction entre événement et histoire. Comme si les événements ne faisaient pas partie de l'histoire.

Frédéric Lambert : *C'est un autre temps de l'Histoire.*

Daniel Dayan : D'accord. Je vais répondre à votre question en étant aussi personnel que vous venez de l'être.

Sur le temps long, ce qui me fait véritablement peur c'est le sentiment qu'il existe des haines capables de se transmettre de génération en génération, de siècle en siècle, des haines que rien ne peut apaiser et des écrits qui permettent à de telles haines de persister et de repartir lorsque les humains qui leur servaient de supports biologiques ont disparu, des intellectuels pour produire ces écrits et des publics pour se laisser aveugler ou séduire par ces écrits. Sur le temps court, ce qui me fait vraiment peur, c'est que la culture de la haine peut prendre une apparence morale, raisonnable. Ce qui me fait vraiment peur c'est l'héroïsation fréquente du personnage du terroriste, c'est le culte de la mort qu'elle implique et le mépris qu'elle engage quant à ses victimes, c'est l'idée qu'une haine suffisante pour mener au suicide ne peut être que justifiée. Mon ami Todd Gitlin – qui a mobilisé les étudiants américains contre la guerre du Vietnam – propose l'avertissement suivant, dans sa *Lettre ouverte aux jeunes militants* : « *Faites bien attention, leur dit-il, à ce que l'action que vous avez entreprise par amour pour une cause, ne se transforme en une action menée par haine contre un groupe.* »

Frédéric Lambert : *Jocelyne Arquembourg, il vous échoit de conclure cette Confrontation !*

Jocelyne Arquembourg : Moi je me situe en tant que téléspectateur. Ma posture est celle d'une analyste des médias qui parle de ce qu'elle entend et de ce qu'elle voit. Je ne me situe pas du côté d'une réflexion sur l'action terroriste mais du côté d'une réflexion sur l'événement tel qu'il surgit, et tel qu'il prend sens et forme. Je sais bien que l'un des critères de la terreur c'est ce qui méduse le regard, ce qui horrifie. Je dis que oui, les actions qui sont perpétrées en Irak aujourd'hui m'horrifient non pas par leur brutalité mais parce qu'elles constituent une erreur politique grave. C'est très largement au-dessus de ce qui est produit à dessein de m'horrifier. La réponse dépend de la posture que l'on adopte.